



Jacques Médecin embrassant sa fille Martine, au soir de sa première élection à la mairie de Nice en février 1966. PHOTO DR

NICE C'était le 11 février 1966, il y a soixante ans : Jacques Médecin était élu, pour la première fois, maire de Nice. Après 24 ans de règne sans partage sur la ville, rattrapé par les affaires, il fuit en Uruguay où il meurt en 1998.

Et Jacquou devint « le roi » de Nice...

PAR LAURE BRUYAS / LBRUYAS@NICEMATIN.FR

C'EST UN ANNIVERSAIRE qui télescope l'actualité : il y a soixante ans tout pile, Jacques Médecin remportait la mairie de Nice. Celle-là même que se disputent aujourd'hui, ceux qui s'accusent, les uns les autres, d'effacer sa trace dans la ville à grands coups de pelleteuse ou de récupérer sa mémoire et des voix au passage.

Non, le médecinisme n'est pas mort à Nice malgré les scandales et le temps qui passe. Il y a eu le faste, le fric, les femmes, les frasques, les affres et les bourrasques mais Jacques Médecin reste un mythe de la Baie des Anges. Et ça, ça ferait sûrement marrer Jacquou, le facétieux, s'il n'avait été rattrapé par la Grande Faucheuse, il y a un bail. Exactement : le 17 novembre 1998. On l'imagine volontiers se régaler d'être toujours au centre des affaires niçoises, Cohiba à la bouche, verbe haut, moustache au taquet et taquine, et salade niçoise au menu. Voilà pour le cliché...

Un animal politique dès le berceau

Mais qui était-il vraiment ? Monsieur Jacques ou Mister Jacquou ? Médecin ou Médicis ? Seigneur de Nice ou seigneur des caisses de Nice ? Maire de Nice ou père des Niçois ? Difficile à

savoir... Ses derniers opposants - Virgile Barel, Louis Fiori, Charles Caressa ou encore Jean-Hugues Colonna - sont morts, les livres d'adorateurs ou de contempteurs sont foison et paradoxaux, et ceux qui l'ont connu se disputent les miettes de son héritage politique...

Jacques Médecin était, sans nul doute, un animal politique biberonné au pouvoir et à l'amour de Nice dès le berceau. « Il est né l'année où son père, Jean Médecin, a été élu maire (en 1928) », relève Ralph Schor, professeur d'histoire contemporaine émérite à l'Université Nice Côte d'Azur. « Il

taire. « Sa carrière politique a commencé en 1961 avec son élection au conseil général », sur les terres du père. D'ailleurs, s'amuse l'historien, « il avait fait éditer des affiches et des bulletins au nom de J. Médecin »... Jean, Jacques, comme pour entretenir la filiation et le doute...

Jacques Médecin a ensuite multiplié les mandats : à tour de bras et d'urnes, conseiller général, député et même secrétaire d'État. Mais sa priorité, son sacre, son sang, c'était la mairie de Nice. Il l'a gagnée le 11 février 1966.

Ce soir-là, Martine, la fille aînée (il a eu trois filles de deux amours différentes), se le rappelle. Elle était encore gamine à l'époque, presque 12 ans, mais les souvenirs sont intacts : « Il est rentré tard à la maison. On avait été appelés sur le téléphone fixe pour nous dire que ça s'était bien passé. Il était très content, heureux, mais fébrile. Il n'a respiré que quand il a été élu par le conseil municipal (les jours suivants). Papa avait coutume de dire qu'on ne gagnait jamais une élection avant le dernier bulletin ».

Il serrait des louches, saluait les éboueurs au petit matin

Il l'avait enfin cette mairie, le Graal, le bastion, sa seconde maison, peut-être même avant sa somptueuse villa de Gairaut, où il

abritait ses rencontres avec les plus grands (Valéry Giscard d'Estaing, Jacques Chirac, etc.), les bombes sexuelles, des fêtes démesurées et un goût pour la cuisine niçoise dont il fit un bouquin qui fait toujours référence à ce jour.

L'hôtel de ville, le cœur du Vieux-Nice, battait pour lui, palpitant. C'est là qu'il a forgé sa légende et créé, en même temps, les conditions de sa chute, fracassante. Il serrait des louches - des venelles aux collines -, tapait dans le dos des éboueurs au petit matin, écoutait chacun des agents municipaux, même ceux qui avaient pactisé avec les Rouges, « ses pires ennemis » : « Un jour, une employée a été proposée pour une augmentation. Le directeur de la mairie a signalé à mon père : "Elle travaille bien mais elle est communiste". Mon père a répondu : "Elle travaille bien ? Alors donnez-lui une promotion !" », sourit aujourd'hui Martine.

Ainsi était Médecin. Inclassable. Nulle part vraiment. À l'extrême toujours. Et de Nice surtout. Il a défrayé la chronique pour son jumelage avec l'Afrique du Sud en plein apartheid : l'artiste Ernest Pignon-Ernest a en fait une (contre) campagne, affichant des enfants noirs derrière des barbelés. On a aussi accusé ce sympathisant de l'OAS d'avoir tenu des propos antisémites et de flirter avec les fachos. Mais Jacques Médecin s'en fichait pas mal. Il prospérait, bâtissait. On lui doit notamment la voie rapide, la pénétrante du Paillon reliant Nice à La Trinité, la station d'épuration de Ferber, le musée d'art naïf, le parc des sports Jean-Bouin, enfin, le palais des congrès Acropolis et le théâtre national de Nice (aujourd'hui détruits).

De la grandeur à la chute

Ralph Schor se souvient d'un déjeuner avec lui au faite de la gloire du « roi » de Nice : « J'étais à sa droite. Il avait un bon coup de fourchette, vivait à gorge déployée, avait du charisme et forçait la sympathie. Au cours du repas, il m'a affirmé qu'il était comte et descendant des Médicis (la famille florentine), c'était la démesure ».

Et cette démesure, péché d'hubris, l'a perdu. De la grandeur à la chute. « Il avait mis en place un système, avec des associations comme Les Amis du Maire, des clubs de sports, les Cassel, des comités de quartiers. Il y avait tout un maillage bien arrosé », ajoute l'expert. C'était le système Médecin : sourires, clientélisme magouilles, casino, gros sous et compagne. « Les premiers bruits sur de possibles malversations ont commencé à courir à la fin des années 80 », raconte l'universitaire.

Des bruits à bas bruit d'abord. Puis un vacarme assourdissant quand Nice abasourdit à appris la fuite de son « roi » en Uruguay. Le 16 septembre 1990. Nice-Matin titrait à la une : « Jacques Médecin démissionne de tous ses mandats ». Gueule de bois sur la Baie des Anges : le « patron », rattrapé par les affaires, le fisc et la justice, s'était fait la malle, fissa, discrétos, à Punta del Este. Il vivote là, entre deux procès et séjours en prison à Grenoble, jusqu'à ce son cœur s'arrête le 17 novembre, crise cardiaque dans son exil. Loin de Nice.

1. Organisation de l'armée secrète.

60
LE CHIFFRE
Ce sont les années écoulées depuis la première élection de Jacques Médecin à la mairie de Nice.

C'était le 11 février 1966. « Il n'a respiré que quand il a été élu par le conseil municipal (les jours suivants). Papa avait coutume de dire qu'on ne gagnait jamais une élection avant le dernier bulletin », se souvient Martine, sa fille aînée.